

« Écrire la maladie et la mort : lettres de migrants français de la ruée vers l'or en Californie », dans Yves Frenette, Christine Nougaret et Isabelle C. Monnin, dir., *Dans leurs propres mots : la mobilité dans les écrits personnels et les correspondances, XVIIème-XXème siècle*, Presses Universitaires de Saint-Boniface, Canada, 2020, pp.273-293.

Annick Foucrier, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UMR Sirice CNRS

Le 24 janvier 1848, des pépites d'or sont découvertes dans une rivière proche de Sacramento, en Californie. L'information se diffuse d'abord dans la région et sur les côtes du Pacifique, puis rapidement dans le monde entier, provoquant « la ruée vers l'or ». Le discours du président des États-Unis, James Polk, qui en fait état en décembre 1849, convainc les plus sceptiques. De 25 000 à 30 000 Français participent à ce mouvement mondial (Nasatir, 1964 ; Chalmers, 1991 ; Foucrier, 1995-2012 ; Cochereau, 2010 ; Rohrbough, 2013). Artisans et petits commerçants, marchands, propriétaires et rentiers, professions libérales et intellectuelles, dominant largement la composition socio-professionnelle de cette migration (Foucrier 1999 p. 119-120). En 1848, les classes moyennes en France sont menacées de déclassement par la pression démographique et le code civil qui obligent à partager des héritages de plus en plus réduits, par la crise économique qui frappe l'agriculture et l'industrie et par la crise politique qui accompagne une révolution qui a renversé la monarchie et installé une république de plus en plus répressive.

Loin de leur pays, de leurs paysages familiers, les migrants cherchent à conserver des liens avec leurs familles, leurs amis. Des nouvelles sont échangées à travers l'Atlantique, maintenant malgré les nombreux obstacles des relations d'affection ou d'intérêt, affirmant que l'absent est toujours vivant, qu'il n'a pas oublié et qu'il n'est pas oublié. Une importante historiographie a été consacrée aux lettres des migrants, lettres négligées par la littérature qui s'intéresse aux productions des « grands hommes » mais valorisé lorsqu'il s'agit d'essayer de comprendre l'univers mental de personnes ordinaires. (Dublin, 1993 ; Bruneton-Governatori, 1996 ; Frenette et al., 2006 ; Gerber, 2006) Un ensemble de cinq corpus de lettres, dont un seul publié, a été sollicité pour raconter l'expérience de Français partis pour une aventure qu'ils pensaient devoir durer deux ou trois ans. Certains ne sont jamais revenus. Ils décrivent à leurs correspondants leurs espoirs de fortune personnelle et leur surprise face à la découverte d'un monde nouveau et de populations originaires du monde entier, parlant une multitude de langues. Leurs remarques sur ces Autres, ainsi que sur les Français (ceux avec lesquels ils partent, ceux qu'ils rencontrent en Californie, ceux qui sont restés en France) dessinent leur identité collective, dans ses composantes régionale et nationale.

Outre les considérations habituelles sur la situation économique, l'argent gagné et perdu, le coût de la vie et les nouvelles des personnes connues données ou demandées, ces corpus épistolaires sont traversés par une question commune, celle de la santé des migrants (leur état physique et moral, mais aussi leur expérience de la vie et de la mort). Bien que les souhaits de

bonne santé soient une formule obligatoire dans les lettres, les questions très personnelles sont moins souvent abordées. Plongés dans un monde étranger, engagés dans des activités à haut risque, les migrants sont aussi confrontés aux difficultés d'accéder à des soins appropriés.

Des lettres de Français « de bonne famille »

Un premier groupe de scripteurs arrive dans la phase pionnière du mouvement, entre 1849 et 1851. Ils font le voyage individuellement ou avec l'aide de sociétés fondées dans le but de transporter les chercheurs d'or de France en Californie. Dans un article, Gabriel Richard (Richard, 1943) présente et cite longuement les lettres de trois Lorrains (Meurthe). Âgés de 35 et 41 ans, Édouard et Victor Munier-Pugin sont des petits propriétaires agricoles qui gèrent aussi une entreprise familiale de commerce de draps. Ils font la traversée en 1849 sur le navire l'*Édouard*. Accompagnés de Charles Gadel, un de leurs cousins éloignés, vétérinaire, et d'un ami, Émile Chanal, ils circulent dans la région de Sacramento mais restent peu de temps : Édouard meurt en Californie, Victor et Charles Gadel repartent en 1851, malades et sans avoir fait fortune. Les lettres correspondent aux années 1849-1851 et, commencées sur une note optimiste, sont de plus en plus assombries par l'échec et la désillusion. Un autre de ces pionniers, Justin Sarciron (AD Creuse) part de la Creuse à 30 ans, en 1850, laissant à Aubusson sa fiancée. Il lui écrit tous les jours pendant la traversée puis il lui envoie une lettre à chaque départ du courrier, soit deux fois par mois. Sur son passeport il se déclare avocat, mais en Californie il exerce divers métiers, dont celui de fleuriste. Sa dernière lettre est datée de 1854, juste avant son retour. Un deuxième contingent quitte la France grâce au financement fourni par une loterie, dont le premier prix était un lingot d'or. Le but officiel de la loterie était de payer le voyage de 5 000 Français désireux de s'installer en Californie. Finalement 4 025 passagers sont transportés sur dix-sept navires et arrivent d'octobre 1851 à janvier 1853. Ils sont surnommés « les Lingots ». Deux scripteurs font partie de ce groupe. Le premier, Hilaire Sallée (AD Cantal), menuisier, est né dans la Somme et a alors 35 ans. Une seule lettre de lui a été conservée, envoyée en juin 1853 depuis un camp situé près de Placerville, El Dorado County, qu'il nomme « Inctonne » (Hangtown)¹, et qu'il place en « Califournie », une déformation d'un mot encore peu familier aux Français. Le second, Célestin Hyacinthe Adnet (Bancroft Library MSS), né dans le Loiret et ayant déclaré la profession de voyageur de commerce, a 27 ans quand il quitte la France en 1852. Adnet circule beaucoup dans les montagnes, mais s'installe plus ou moins longuement près de Mokelumne Hill, dans le comté de Calaveras. Il entretient une correspondance pleine d'affection avec sa mère jusqu'à la mort de celle-ci en 1897. Participant d'une troisième vague, Jean Barbat (AD Charente Maritime) a environ 50 ans à son arrivée en Californie en octobre 1853 de Bordeaux, après un séjour en Louisiane (1834-1847) qui a aussi donné lieu à une série de lettres. Pharmacien et marchand d'eaux-de-vie, il réside à San Francisco. Sa longue correspondance (1853-1873) avec sa

famille, restée en Charente maritime, est soutenue par un intérêt économique commun, le commerce des eaux-de-vie.

Ces migrants de la ruée vers l'or sont issus d'un segment instruit de la population française. Leurs lettres témoignent de leur maîtrise de la calligraphie et de leur connaissance de l'orthographe², même dans le cas d'un menuisier comme Hilaire Sallée (mais sur le registre de naissances son père signe, ce qui n'est pas commun). Les lettres utilisent leurs mots et reflètent leurs préoccupations. Certaines ont pour objet de donner des nouvelles. Les voyageurs décrivent le pays, les mines, San Francisco, les habitants, en mettant l'accent sur l'exotique. L'incendie de San Francisco en 1850 est « un spectacle grandiose et terrifiant ». (Ch. Gadel 4 mars 1850) Edouard Munier est plus factuel : « Le soir nous nous couchions à même le sol, autour d'un grand feu, l'un de nous veillant sur la sécurité des dormeurs car la région est infestée de hors la loi, de déserteurs et de bandits de toute sorte. » Il ajoute : « Le camp occupe une petite vallée encadrée entre deux collines et sillonnée d'un torrent qui va, bien plus bas, se jeter dans le Sacramento. » (E. Munier 5 juin 1850)

Et puis, comme les projets élaborés en France ne sont pas toujours couronnés du succès espéré, il faut faire patienter ceux qui attendent leur retour, leur exposer les causes du silence, la réussite ou l'échec, les raisons qui justifient le fait de repousser leur départ, ceci sans trop en dire afin de ne pas inquiéter. Justin Sarciron annonce à sa fiancée : « ma dernière lettre écrite trop précipitamment ne m'a pas permis de vous donner les explications que vous êtes en droit d'attendre de moi sur les motifs qui me font prolonger mon séjour en californie ; ces détails je veux et dois vous les donner. » (Sarciron 14 septembre 1852) Donner des explications, c'est ce que fait Célestin Adnet dans ses lettres à sa mère, après tout de même un silence de près de quatre ans. Il lui annonce le 3 mai 1856 qu'il a formé une compagnie avec trois associés, des « fils de bonne famille de Paris et de Bretagne ». La remarque mérite d'être soulignée car elle exprime un sentiment d'identification et de distinction sociale et régionale. Adnet se définit lui-même par les détails qu'il juge approprié de fournir à sa mère. Ses associés sont fils de bonne famille, sous-entendu comme lui, bien qu'originaires d'autres régions. Quatre ans plus tard il est toujours associé avec les Parisiens, mais le Breton n'est plus mentionné. Ses deux associés « sont d'abord Français (français de Paris) sont tous deux de mon âge (37 ans) et que nous causons de France tous les jours, discutons la politique, parlons des bêtises faites dans notre jeune âge et riant à gorge déployée de nos hauts faits d'armes. » (Adnet 25 août 1860) La proximité culturelle s'exprime par la nostalgie de la France, le souci d'être informé des événements de France, les discussions enflammées sur la politique en France, des traits rapportés dans les récits de voyageurs. (Marryat, 1855, p.331)

Maladies et accidents

Les voyageurs des années 1840 avaient insisté sur la salubrité de la Californie. En 1852, le docteur Pierre Garnier estime lui aussi que « le climat de la Californie est aussi salubre qu'il est

beau ». (Garnier, 1854, p.11) Depuis les montagnes des mines d'or, Adnet fait la même constatation : « le climat est sain et je vois bien peu de mineurs malades. » (Adnet 27 novembre 1857) Pourtant l'arrivée massive de dizaines de milliers de migrants venus de toutes les régions du monde dans une région sans infrastructures adéquates entraîne entre autres de graves problèmes d'hygiène publique. (Baur 1949) San Francisco voit sa population passer de 812 habitants en mars 1848 à 36 851 selon le recensement de 1852 (Foucrier, 1995), et n'est pas capable de répondre aux besoins : « La ville [San Francisco] n'est pas pavée, et c'est un terrain sableu, en somme le pays est assez sain ; l'année dernière est une exception dit-on, car dans bien des endroits la fièvre a fait bien des ravages la dissenterie, des colliques, bien des cas de choléra même. » (Sallée 1853) À leur arrivée, les frères Munier sont étonnés et repoussés par la saleté, le manque d'hygiène et de voirie à San Francisco. Edouard Munier exprime les préoccupations hygiénistes en vogue en France à l'époque. « Les habitants déversent par les fenêtres détritrus et ordures que personne ne songe à enlever ; aussi de tout cela se dégage une odeur fétide qui prend à la gorge. C'est cela qui a dû rendre malade Victor et Ch. Gadel ; ils ont eu une dysenterie grave dont ils sont à peine remis. Cela nous retardera encore pour notre voyage. » (Edouard Munier 15 novembre 1849) Le docteur Pierre Garnier incrimine lui aussi le manque d'hygiène dans le développement de maladies. (Garnier, 1854, p.59)

Victor Munier mentionne le choléra : « on parle beaucoup ici du choléra qui sévit à San Francisco, Sacramento, Monterey. Nous ne connaissons aucun cas au placer mais cela peut venir. Que Dieu nous protège ! » (Victor Munier 1er décembre 1850). En 1849 et en 1850 le pays est en effet ravagé par le choléra apporté par les caravanes de chercheurs d'or (Baur 1949). Originaire des Indes et transporté hors de ses territoires endémiques par la conquête britannique, il est apparu depuis peu en Europe. En 1849 une épidémie fait plus de seize mille morts en France, et frappe toutes les classes sociales. La maladie par sa soudaineté, par son issue fatale le plus souvent, suscite la terreur. Au plus fort de l'épidémie, Sacramento, dont ils ne sont pas éloignés, a souffert 20 morts par jour, un taux de mortalité estimé à 15% (Baur, 1949, p.97)

La plupart des chercheurs d'or sont jeunes et en bonne condition physique à leur départ, surtout ceux qui arrivent par mer. Mais le travail des mineurs, à la fois épuisant et dangereux, favorise les maladies. Beaucoup n'y sont pas préparés et leur santé s'en ressent, comme en témoignent les Lorrains. Hilaire Sallée énumère lui aussi les difficultés occasionnées par les conditions de travail, les journées sans repos dans des vallées sans arbres qui puissent fournir une protection, à remuer les rochers et les sables au bord des rivières ou à creuser des trous pour tenter d'atteindre les veines, souvent sans nourriture suffisante.

Beaucoup n'étant pas habitués à un travail pénible garanties des rayons brulants du soleil le début était terrible pour eux marcher continuellement sur des pierres brulantes, être obligé de les déplacer à la main c'est comme un fer chaud. La terre qui est chaude tout cela rend le travail beaucoup plus pénible et vous occasionne une soif inexplicable.

On buvait beaucoup d'eau ce qui occasionnait des dissenteries et les buveurs de rogomme³ ont payés de leur vie leur fatale passion. Il y en a eu pas mal. (Sallée 1853)

Les accidents sont fréquents. La méconnaissance du terrain, la fatigue, l'impatience sont souvent fatales. En 1858, Adnet avoue à sa mère avec réticence : « Je ne suis pas trop changé [...] je n'ai plus de dents mais j'ai d'épaisses moustaches et longues de 3 centimètres [...] quelques rides au front, un pouce de pied à moitié emporté, une cicatrice sur l'épaule gauche que j'ai eu dans un engagement d'indiens, et le corps un peu voûté. » (Adnet 20 décembre 1858) Huit mois plus tard, afin d'excuser son silence, il lui dresse un sombre tableau de sa santé, tout en essayant de la rassurer : « Malgré tout cela, je suis dans une très bonne position. Si je ne t'écris pas selon l'habitude, c'est que j'ai eu deux doigts d'écrasés par une pierre. Mais il n'y paraît bientôt plus, et cela sera de compte avec mon pied écrasé, ma main foulée, et mes deux épaules endommagées par un nouvel éboulement. Tout cela ne compte pas ; je me porte à merveille. » (Adnet 15 août 1859) Dans une lettre ultérieure il revient sur le sujet : « ce sont les accidents qui sont le plus à craindre, tels que bras, jambes, reins cassés etc, etc, et il y en a pas mal souvent faute de prudence des mineurs. » (Adnet 25 août 1860)

Encore ces accidents le long des rivières sont-ils moins effrayants que ceux qui arrivent dans les mines de fond creusées pour chercher les veines d'or. Adnet renonce à travailler dans la mine de Plymouth, dans le comté d'Amador, la plus septentrionale de la Mother Lode : « Je suis allé et je suis revenu de Plimouth ; Les travaux sont trop forts et surtout trop dangereux. Dans ces puits de 800 à 1 000 pieds de profondeur, il est tué en moyenne, 2 hommes par semaine : je ne compte pas les blessés. Je ne tiens pas encore à prix d'or de me faire casser la gueule ou une patte. » (Adnet 1^{er} septembre 1873) Ces accidents touchent les mineurs les plus pauvres. Les commerçants ne courent pas de tels risques.

Les douleurs physiques sont le lot quotidien, mais les souffrances mentales ne sont pas épargnées aux migrants qui restent attachés à leurs origines. Bien qu'il vive loin de la France humiliée par la défaite et qu'il soit naturalisé américain, Adnet exprime sa nostalgie : « Ma santé est parfaite, et sauf les incidents de la guerre, je ne me plaindrais de rien. Malheureusement, j'ai pris le parti de la France à cœur et j'ai souffert moralement plus que je ne pourrais le dire. » (Adnet 22 juin 1871) Il témoigne d'un attachement à son pays d'origine qui persiste et s'exprime lors des crises qui frappent la France. Les conflits nationaux qui agitent l'Europe se répercutent dans une région où les origines de la population sont très diverses. Français et Allemands par exemple peuvent en venir aux mains, comme Adnet le raconte crânement à sa mère : « Le jour où j'ai reçu la lettre d'Emile, je me suis littéralement pochardé et j'ai cherché querelle à un de ces descendants des Vendales. J'ai fichu une bonne raclée au susdit, lequel en revanche, m'a cassé une dent de devant d'un coup de poing. » (Adnet 20 juin 1872)

Si les bagarres ne sont pas rares, pour une femme, pour une opposition culturelle, il ne se trouve par contre pas de mention de blessures par armes à feu ou par lames tranchantes, pourtant fréquentes parmi les Américains, ce dont le docteur Garnier fait état.

Les soins et les professionnels de la santé

Les chercheurs d'or ont pu subir accidents et maladies dans leur pays d'origine, mais le fait d'être loin des siens et de ne pas parler la langue dans laquelle être soigné augmente leurs difficultés. Jusqu'au milieu des années 1850, l'équipement sanitaire de la Californie ne suffit pas aux besoins. Des médecins arrivent avec la vague des chercheurs d'or, mais beaucoup ne sont guère plus que des charlatans qui profitent d'une situation favorable, car la Californie ne requiert pas la vérification des diplômes (Garnier, 1854). Encore ne sont-ils pas suffisamment nombreux. Edouard Munier rapporte qu'il n'y a pas de médecin dans la région des mines où ils se trouvent et que « le jeune Chanal qui dépérit depuis son arrivée en Californie [...] devra [...] aller se faire soigner à sacramento. » (E. Munier 5 juin 1850) Quand Edouard tombe à son tour malade, son frère Victor écrit : « il a les fièvres, il maigrit, mange peu et s'acharne malgré cela à fournir sa part de travail. Il n'y a pas un médecin dans la région ; si son état empire nous irons en voir un à Sacramento mais pourrions-nous franchir encore cette distance ? » (Victor Munier 1^{er} décembre 1850)

L'État fédéral installe en 1852 à San Francisco le United States Marine Hospital (Baur 1949). Mais San Francisco est loin pour les mineurs qui requièrent les premiers secours ou des soins rapides, par exemple après un accident. Les efforts de l'État de Californie ou des municipalités sont plus limités et souvent inadéquats, avec des hôpitaux à Sacramento et Stockton, les villes les plus proches des mines.

La fondation de lieux de soin par nationalités, ou plutôt par groupes linguistiques, est rendue nécessaire par la difficulté à décrire ses problèmes de santé quand on ne parle pas la langue des médecins. Les initiatives portées par des Français débouchent dès 1851 sur la fondation de sociétés de charité et de secours mutuel, et la construction d'hôpitaux. La plus importante et la plus durable de ces sociétés de secours mutuel est la Société française de bienfaisance mutuelle de San Francisco, fondée à la suite d'un incident dramatique. Un Français malade, de retour des mines, décède sur le vapeur qui assure la liaison entre Sacramento et San Francisco et son cadavre est abandonné aux chiens et aux rats. L'article publié dans le *Daily Evening Picayune* sur le sujet le 9 décembre 1851 par Etienne Derbec, un journaliste qui avait lui-même souffert des fièvres dans les mines, secoue les égoïsmes et les bonnes consciences. Sous la présidence du consul Patrice Dillon une société est fondée, et les sommes recueillies lui permettent d'annoncer le 31 décembre 1851 qu'un hôpital provisoire de 20 lits est prêt à recevoir des patients (Lévy, 1884, p.168 ; Foucrier, 1999, p.194). Pierre Garnier le visite en juin 1852 et y trouve 30 malades, « tous Français et Espagnols ». (Garnier, 1854, p.20) Hilaire

Sallée, qui se rend à San Francisco y est très certainement soigné : « Huit jours après ma sortie d'hôpital où je suis resté trois mois pour la troisième fois à la suite du voyage qu'il m'a fallu faire à pied le sac sur le dos je travaillais, et je fais un travail fatiguant je vous l'assure. » (Sallée 1853)

Un « hôpital français » est aussi fondé en août 1851 à Marysville, comté de Yuba, près des mines du nord de l'État. C'est un poste de quatorze lits où un médecin français soigne les malades. En deux mois, plus de cinquante patients y sont admis. Plus au sud, à Mokelumne Hill, comté de Calaveras, où les francophones sont nombreux, l'agent consulaire, Charles Germain Boursier de la Rivière, est à l'initiative de la fondation d'une société de bienfaisance, basée sur la mutualité, qui compte 375 adhérents en septembre 1851. Mais la société ne survit pas à son départ et à un incendie en 1854. Les Francs-Comtois, nombreux dans le comté, fondent en 1857 la Société franc-comtoise, remplacée le 3 juin 1860 par la Société française de secours mutuels (Foucrier, 1999, p.143). Le 25 août 1860, Adnet raconte en détail à sa mère les origines de la maison de santé française. Il lui explique que, deux mois plus tôt, quelques-uns de ses amis français, « Baudin fils, Diacre et quelques autres », ont fondé une nouvelle société pour construire une maison de santé, une « maison de refuge » comme il l'appelle. La société est ouverte à tout individu français ou parlant français. La cotisation est de une piastre (un dollar) par mois. Il rapporte que 200 Français ont souscrit immédiatement, la plus petite somme étant de trois piastres, tandis que les plus « à leur aise » donnaient de 15 à 20 piastres. Il précise que le bâtiment de cette maison de santé a été édifié grâce au travail bénévole des mineurs, qui ont réalisé le terrassement, l'entourage, le jardin, le potager, et la fontaine dans le roc. Le « docteur Alizon » (Alison) en poste doit recevoir 80 piastres par mois. Adnet ajoute avec une certaine fierté : « Dans notre société tout se fait à l'élection et est révisé tous les ans en assemblée générale des mineurs inscrits. » C'est une « organisation démocratique et sociale ». Mais lorsque le nombre de mineurs diminue, l'équilibre financier de la société est mis à mal. En période de difficultés, les lits sont réservés aux plus pauvres des mineurs. En 1877, Adnet explique : « Notre société de secours mutuels dure toujours, et l'on paie une piastre par mois : Seulement comme la société n'est pas riche l'abonné qui peut se faire traiter chez lui le fait : On laisse la maison de santé à plus pauvre que soi. » (Adnet 1^{er} novembre 1877) Le 27 mars 1879, il annonce la mort de George Léger, le principal bienfaiteur de la société. La société et la maison de santé « dont Léger était le principal soutien, tombent à plat ». Cet exemple témoigne de la fragilité d'organisations ethniques appuyées sur une population mobile et pauvre et qu'un individu fait vivre. Elles ne survivent la plupart du temps pas au départ ou à la disparition de leur bienfaiteur.

Les sociétés sont un moyen d'éviter de recourir aux médecins et pharmaciens à leur compte qui pratiquent des tarifs élevés. Justin Sarciron décrit ses rapports avec ces praticiens.

je n'étais pas arrivé de trois jours au plus n'ayant pas encore travaillé que je tombe malade je reste ainsi quatre jours puis voyant que ce que j'avais pris pour une indisposition passagère ne voulait pas s'en aller je reviens me faire soigner à San Francisco huit jours après j'étais rétabli seulement le médecin m'ordonnait de prendre des précautions pendant quelque temps et m'interdisait le retour aux placers pendant quelques jours le docteur attribuait ma maladie au changement de température de régime de nourriture et me faisait remarquer que tout le monde y passait un peu plus tôt un peu plus tard que du reste elle n'offrait aucun danger. (Sarciron 15 juillet 1851)

Un an plus tard, toujours à San Francisco, il déplore les dépenses et le manque à gagner causés par les maladies : « il est vrai que l'année dernière je n'ai rien pu économiser ; car j'ai eu toutes espèces de traverses ; deux départs pour les mines sans obtenir de résultat, une maladie peu dangereuse il est vrai mais qui m'a fait dépenser plus de mille francs et m'a empêché de travailler pendant plus de deux mois. » (Sarciron 31 août 1852) En 1853, Hilaire Sallée se plaint aussi du fait que les frais médicaux représentent une lourde ponction sur son budget, si lourde qu'il en a abandonné le compte : « Je me trouve mieux quoique souffrant toujours. Je me médicamente sans cesse je ne sais pas combien j'ai donné d'argent aux pharmaciens. J'ai l'espoir pourtant de parvenir à me guérir complètement. Il me faudrait un long repos et il faut que je travaille. » (Sallée 1853) Aussi beaucoup de chercheurs d'or recourent-ils à l'automédication dans l'espoir d'éviter des frais.

Le point de vue inverse, celui d'un médecin-pharmacien, est apporté par la correspondance que Jean Barbat entretient avec son beau-frère. Elle est assez fournie (2 lettres par an) sur une longue période (1853-1873). Jean Barbat est un professionnel de la santé, d'abord comme médecin, à quoi il ajoute des activités de pharmacien, plus rémunératrices, et il témoigne de l'expérience d'un praticien. Arrivé depuis peu, il s'émerveille de voir que les habitants sont prêts à payer très cher pour les soins qui leur sont dispensés, un signe révélateur quant au niveau de vie élevé d'une partie de la population. Il se réjouit de pouvoir en tirer avantage :

les visites de médecin de 25 à 100 francs chacune, pour un accouchement cinq cent francs⁴, ainsi comme vous voyez nous n'y allons pas de main morte. Dernièrement j'étais à causer avec un pharmacien, lorsqu'un individu rentre précipitamment et demande un médecin, alors le pharmacien me présente, l'individu me prie de le suivre pour voir une malade, après avoir fait la visite et écrit une ordonnance pour la malade l'individu me donne cinquante francs en me remerciant encore de la bonté que j'avais eu de venir si vite, parce que ordinairement les médecins ne se presse pas beaucoup ici. On m'a proposé hier, une place de médecin dans un établissement de santé, on m'offre deux cent piastres par mois, mais il faudrait aller à environ quinze lieues d'ici en un endroit appelé le Pablo⁵ de San José et ma foi je me m'en soucie guère, je crois que je puis mieux faire en pratiquant à mon compte ; et puis j'ai l'intention d'aller visiter les

mines dans quelques mois, on m'a dit qu'il y avait beaucoup à y faire parce qu'il y a toujours des malades et surtout beaucoup d'or. (Barbat 8 décembre 1853)

Le projet de Jean Barbat n'est pas de chercher l'or lui-même. Il est bien conscient que les fortunes se bâtissent sur les services fournis. S'il parle peu des maladies qu'il traite à San Francisco, c'est qu'il sait que cela n'a guère de chance d'intéresser ses parents ou son beau-frère, sauf si cela concerne la famille. Il écrit laconiquement à sa mère : « j'ai bien tardé à vous répondre c'est que j'ai été bien occupé, mes enfants ont tous été malades les uns après les autres de la rougeole et ma femme aussi ne se porte pas toujours très bien. » (Barbat 8 juillet 1867) Il est plus prolix quand il s'agit de répondre aux maux dont se plaignent ses proches, et de dresser un diagnostic à distance. Les conseils qu'il donne à sa famille, les commandes de produits qu'il passe à son beau-frère, sont révélateurs de sa pratique médicale, comme lorsqu'il demande à son beau-frère de lui envoyer « 10 kilogs Beaume tranquille⁶ en bouteilles noires d'un kilog chaque », à l'évidence pour ses clients. (Barbat 15 septembre 1854) Les remèdes qu'il préconise sont les purges, l'eau sédative (à base d'alcool camphré et d'ammoniaque), le « système François Raspail », inspiré par ce médecin et réformateur social (1794-1878)⁷. Il conseille à son beau-frère et sa sœur : « Je vois que vous êtes affecté des mêmes inconvénients que j'éprouve moi-même. Je me trouve bien de manger peu et des choses faciles à digérer et de boire de l'eau rougie et me purger très souvent, les bains et les frictions générales surtout le corps font beaucoup de bien, ainsi que les applications d'eau sédative sur la tête et les épaules. Voilà cher Beaufrère le régime auquel je suis obligé de me soumettre, car je me méfie de l'apoplexie et de la paralysie. » (Barbat 2 juillet 1869)

Face à la mort

Quelle que soit la durée du séjour en Californie, les migrants peuvent être confrontés à la mort de leurs proches, celle qu'ils annoncent ou celle qui leur est annoncée. C'est une expérience douloureuse, qui donne lieu aux manifestations d'une souffrance qu'il ne s'agit pas de cacher. En Californie, la mort est toujours proche, et pour ces migrants bien souvent solitaire, comme le raconte Edouard Munier-Pugin : « Un Lorrain de notre groupe est déjà mort ici de fatigue et de privations, loin de tout secours ; il est parti sans médecin pour le soigner, sans prêtre pour l'assister, sans parent pour lui fermer les yeux. C'est nous-mêmes qui lui avons rendu les derniers devoirs : avec Victor nous avons creusé sa tombe à quelques cent mètres du placer, nous l'avons recouverte de grosses pierres pour mettre sa dépouille à l'abri de la dent des bêtes et nous l'avons surmontée d'une croix de bois. » (E. Munier 5 juin 1849) En France, le décès est entouré, sauf pour les indigents abandonnés. Le mourant est pris en charge par la société civile (le médecin), la société religieuse (le prêtre) et la famille. Mourir seul ou brutalement est une « mort terrible » (Ariès, 1975, p.22) pour celui qui la subit. Munier précise

que l'enterrement a lieu à l'écart du campement, comme en France au XIXe siècle le cimetière est déplacé hors du village par souci de santé publique (Ariès, 1975, p.59). Deux ans plus tard, en France, Jules Munier-Pugin doit informer sa famille du décès en terre étrangère d'Edouard lui-même : « À l'instant la nouvelle nous arrive par le consul⁸, de la mort de notre pauvre Edouard. Il a succombé aux privations, aux fatigues loin de la France, loin des siens. Son long silence est maintenant trop expliqué. » (J. Munier 22 août 1851)

La mortalité est élevée parmi les chercheurs d'or. Un an après son arrivée en 1852, Hilaire Sallée en dresse le triste bilan : « Notre navire n'a pas été favorisé sur 331 que nous étions à notre arrivée, nous ne sommes plus aujourd'hui 150 mais pour être vrai ; un certain nombre sont morts par intempérance, la chaleur les tuait. » (Sallée 1853) Elle est aussi élevée dans la population californienne. Jean Barbat ne peut empêcher l'issue fatale d'une maladie dans sa propre famille : « Cher beaufrère vous me félicitez sur l'augmentation de ma famille, hélas ! mon bonheur a été de courte durée mon pauvre enfant n'a vécu que deux mois et demi et est mort du choléra infantum. Chère petite innocente créature c'est un ange de plus dans le ciel. » (Barbat 1er septembre 1865)

Pendant leur séjour à l'étranger, les migrants apprennent souvent la mort des parents restés en France. Vivant au loin, ils sont de fait absents aux funérailles et aux hommages, qui constituent un moment de réunion et d'unité familiale. C'est bien sûr aussi le cas pour les autres cérémonies familiales (mariage par exemple), mais la mort est un événement encore plus sensible. On complimente un frère pour son mariage, on s'informe de la « sœur » et on échange des lettres, des portraits en se berçant de l'espoir qu'un jour il sera possible de se rencontrer, tandis que le départ des parents scelle la fin d'une époque, de l'illusion qu'au fond rien n'aurait changé. Ainsi, quand Justin Sarciron apprend la maladie incurable de son père, il en est profondément bouleversé : « je ne puis vous exprimer combien il me répugne d'écrire de parler de succession pendant que mon père vit encore et qu'il vivra longtemps encore je l'espère malgré sa maladie. C'est cette cause cette seule cause qui m'a empêché d'écrire par le dernier courrier. Il m'a été impossible de vaincre cette répugnance, trois fois j'ai essayé d'écrire, trois fois j'ai du y renoncer. » (Sarciron 14 mai 1852) Il le répète deux mois plus tard : « heureusement que le physique chez moi est en très bon état je n'en dirai pas autant du moral, la santé de mon père me cause trop d'inquiétudes et de tourments, sans parler de l'absence et de l'éloignement de tout ce que j'aime au monde. » (Sarciron 28 juillet 1852)

Lorsqu'une lettre de son beau-frère lui apprend le décès de son père, Jean Barbat écrit deux lettres, une à sa mère, une autre à son beau-frère, dans lesquelles il laisse s'exprimer sa profonde douleur, tempérée par sa très vive foi religieuse. Il remercie son beau-frère d'avoir pris soin de choisir une tombe convenable où il puisse s'agenouiller lorsqu'il ira en France, et lui recommande de prendre soin de sa mère, en lui citant le quatrième commandement de la Bible, « Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement. » (Barbat le 18 octobre 1866) Sa religiosité lui apporte une consolation spirituelle.

Ces deux exemples illustrent les analyses de Philippe Ariès à propos du changement d'attitude envers la mort au XIXe siècle et la répugnance puissamment exprimée à accepter la disparition de l'être cher : Sarciron participe d'une expression nouvelle très démonstrative de la douleur par les survivants, tandis que Barbat souligne l'importance accordée aux monuments du cimetière, ce que Philippe Ariès interprète comme un véritable culte laïc pour les morts. (Ariès, 1975, p.59)

Vieillesse et américanisation

La plupart des Français de la ruée vers l'or, surtout les pionniers, repartent vers la France après deux ou trois ans. D'autres au contraire décident, ou sont forcés par manque d'argent, de rester. Certains font venir leur femme. La longueur du temps passé aux États-Unis favorise leur assimilation. À Mokelumne Hill, le 20 décembre 1856, Célestin Hyacinthe Adnet réfléchit sur sa situation, sur le temps qui passe : « Je me fais vieux, moi. J'ai 33 ans bientôt. Je me porte très bien. Je suis toujours jeune de caractère mais quelquefois je suis aigri. Les voyages mûrissent plus en 5 années que vingt ans de France. » À peu près au même moment, à San Francisco, Jean Barbat exprime les mêmes idées. Dans une lettre à son beau-frère, il aborde un sujet qui avec l'âge le préoccupe de plus en plus. Maintenant qu'il est installé dans sa pratique, il peut envisager de se marier. Avec sa situation professionnelle, il représente un bon parti. Mais les femmes sur lesquelles il puisse porter son choix sont encore peu nombreuses en Californie. « C'est avec plaisir que j'apprends que Jérôme est marié. [...] tout me paraît bien seul ; quand j'étais jeune je n'y faisais pas attention je voyais tout beau me souciant fort peu de l'avenir, hélas j'étais égoïste. Je crains bien de m'en être aperçu trop tard. » (Barbat 26 octobre 1856) Un peu plus d'un an plus tard, il peut cependant annoncer avec satisfaction à ses beau-frère et sœur : « Je vois que Célestin et Constant sont toujours célibataire et moi j'ai cessé de l'être je suis marié. » (Barbat 19 février 1858) Il a épousé une Écossaise, de religion protestante comme lui.

Pour compenser l'éloignement et contrer le temps qui passe, on échange les portraits. « Je vous envoie mon portrait et celui de ma femme. J'aurais bien voulu envoyer celui de mes petites filles aussi mais c'est bien difficile parce qu'elles ne restent pas assez longtemps tranquille. Si le bon dieu veut je vous les enverrai plus tard » (Barbat 18 juin 1862) C'est un sujet de discussion inépuisable. « j'ai ma famille qui augmente assez rapidement, et il est de mon devoir de penser à pourvoir à tous les besoins nécessaire en pareille circonstance. Oui chers beaufrère et sœur, nous avons un petit garçon qui a déjà trois mois et demi passés, il profite à vue d'œil, comme vous voyez nous avons été passablement vite trois enfants dans moins de cinq ans ; il est vrai que la Californie est un pays Prolifique, où tout croient en abondance. » (Barbat 27 décembre 1862) Mais le temps passe. En 1873, il termine une de ses dernières lettres par une remarque résignée : « P.S. Je ne sais pas si vous pourrez lire ma lettre car j'écris toujours de

plus mal en plus mal que voulez-vous senescimus et le tems passé ne revient plus. » (Barbat 15 avril 1873) Il vit en Californie depuis vingt ans.

Dans les montagnes, Adnet ressent aussi ce que Jean Barbat appelle « le bout de l'aile du temps ». Dans la longue correspondance qu'il entretient avec sa mère, il lui promet dans chaque lettre qu'il reviendra, sans jamais mettre à exécution ses résolutions, et en lui présentant des arguments plus ou moins pertinents, le manque d'argent étant le plus fréquent. Il finit cependant par lui exposer des raisons plus personnelles, qui témoignent de son américanisation :

il faut calculer que si je retourne en France il faut que je me conforme aux coutumes traditionnelles du pays et qu'actuellement je suis rempli des idées californiennes qui font que je suis plus libre que l'homme le plus libre de France ; qu'en outre je ne suis point d'humeur à souffrir la moindre attaque que l'on pourrait me faire sous quelque rapport que ce soit ; Ainsi je ne puis accepter en France qu'un état indépendant ou vivre de ma fortune. (Adnet 15 août 1859)

Il montre ainsi qu'il a adopté des valeurs et des comportements américains, qui le placent en contradiction avec les coutumes et relations sociales en France, très hiérarchisées. Un an plus tard, il lui confie : « Je suis actuellement près d'une scierie de planches où les Américains m'ont donné le nom de Jacques. On ne me connaît plus par là sous d'autre nom ; mes camarades même m'appellent ainsi ; me voilà tout à fait défrancisé, car Jacq, comme ils l'écrivent⁹, est essentiellement américain. » (Adnet 25 août 1860) Il est bien conscient que le surnom donné est un signe de changement d'identité qui correspond à l'abandon de caractères français visibles (la langue, le costume, le prénom). Il exprime la difficulté à maintenir en situation minoritaire une identité culturelle qui se replie sur les relations entre Français, bien que ses amis aussi aient adopté son surnom. Adnet qui avait juré à sa mère qu'il ne renoncerait pas à sa citoyenneté française finit pas se faire naturaliser (Adnet 18 nov 1871), ce qui lui est nécessaire dans sa vie quotidienne.

L'américanisation est aussi sensible sur la lettre-même : elle est acceptée et contrôlée par le docteur Barbat, intégré dans la classe moyenne de San Francisco, et qui signe « John Barbat ». Quant à Adnet, dès le début il signe de son seul patronyme.

Vient le temps où Adnet constate avec une ironie amère : « Je ne sais quelle rage a pris les français californiens depuis quelques mois ; ils passent de vie à trépas, que c'est une bénédiction. 15 de mes camarades y ont passé et tout ça dans mon comté seulement. Nous sommes rares maintenant, on commence à se compter. Tous les vieux de 50 à 60 ans s'en vont, et pas de jeunes pour les remplacer. » (Adnet 1er juillet 1873) En 1878, après 26 ans en Californie, il avoue à sa mère qu'il boit pour oublier, oublier que ses camarades ne sont plus là et qu'il ne retournera jamais en France, malgré ses promesses répétées. La correspondance continue jusqu'en 1897. En tant que vieux pionnier et citoyen californien de 69 ans et handicapé par un nouvel accident à l'épaule, il reçoit en octobre 1894 une pension du gouverneur

démocrate de la Californie mais le parti républicain est vainqueur aux élections de novembre 1894 et dès son arrivée au pouvoir (1^{er} mars 1895) il supprime cette pension au nom d'économies jugées nécessaires. Adnet doit retrouver du travail. Il écrit à sa mère : « Quant je me mets sur mon 31 on ne me donne pas plus de 64 ans. » (Adnet 13 mai 1895)

Conclusion

Instruits, exerçant des professions de l'artisanat, du petit commerce et des services, ces migrants offrent sur cette période un pont de vue assez différent de celui des journaux des classes supérieures, comme Ernest de Massey, qui ont beaucoup influencé les publications universitaires. Sauf celles de Sarciron, destinées à sa fiancée et qui parlent surtout d'eux deux, les lettres sont plus courtes et moins détaillées que les lettres conservées et publiées aux États-Unis. Le coût élevé et la rareté du papier, ainsi que le tarif postal peuvent être mis en cause. La lettre est aussi arrêtée quand la feuille est remplie, ou quand l'heure de la levée est arrivée.

Dans une première lecture, on est frappé par l'importance des circulations. Bien entendu, les migrants sont très mobiles, de France en Californie, de San Francisco aux régions des mines, et de camp en camp dans les montagnes de la ruée vers l'or. Leurs lettres aussi circulent beaucoup, comme l'indiquent Sallée et Adnet. Elles sont envoyées à un correspondant qui les passe à un autre proche, économisant ainsi temps, encre et papier. Pour autant les informations qu'elles contiennent sont elles aussi choisies en fonction des destinataires, pour privilégier ce qui peut les intéresser.

Les lettres portent les nouvelles avec franchise. Adnet tient sa mère informée de sa vie en Californie, de ses heurs et malheurs. Même quand les nouvelles ne sont pas bonnes il essaie de les tempérer en affirmant, contre toute vraisemblance, que tout va bien. Son expérience californienne est celle de la liberté, mais aussi du déclassement qui se lit dans les souffrances de son corps, dues aux accidents, aux mauvaises conditions de vie, et même aux bagarres.

La question des glissements d'identité ne se pose pas pour ceux qui restent peu de temps. Sallée, Sarciron et les Lorrains séjournent en Californie peu de temps et ne s'impliquent pas dans le tissu social de la région qu'ils parcourent. Barbat choisit de s'enraciner en Californie en s'y mariant et en y ayant des enfants. Lui et Adnet ne revoient plus leurs proches, sont naturalisés et américanisés, mais ils restent culturellement français.

Les lettres témoignent des réseaux de sociabilité et de solidarité. Dans les moments les plus difficiles, face à la maladie, à l'accident, à la mort, sur qui est-il possible de compter ? Pour les Lorrains, ce sont les frères, un parent ou d'autres Lorrains, ce qui souligne le nombre de Lorrains engagés dans le mouvement et la force des solidarités régionales appuyées sur des identités culturelles. Sallée et Adnet privilégient leurs compagnons de voyage, dont certains étaient sans doute des connaissances antérieures. Mais ils rencontrent peu de « pays » de la Somme ou du Loiret. Adnet fait la fête avec des amis français, les Américains étant plutôt des

collègues de travail. Ces amis reçoivent les lettres qui lui sont envoyées, ils sont au courant de ses déplacements et susceptibles de répondre aux questions d'une famille inquiète. La maison de santé est mise sur pied entre Français, jusqu'à ce que le nombre en soit devenu trop faible. Enfin, le protestant charentais Jean Barbat, pharmacien, s'intègre parfaitement dans la classe moyenne américaine de San Francisco, et l'expression d'une religiosité de plus en plus intense qu'il manifeste laisse supposer que c'est dans sa congrégation qu'il trouve les liens de sociabilité et de solidarité dont il a besoin.

Corpus de lettres

Célestin Hyacinthe ADNET (Bancroft Library MSS 99/172)

Jean BARBAT (Archives départementales de Charente Maritime 4J2362)

Hilaire SALLÉE (Archives départementales du Cantal 1J112)

Justin SARCIRON (Archives départementales de la Creuse 1J462)

RICHARD Gabriel (1943), « Trois Lorrains en Californie », *Revue des deux mondes*, 15 février 1943, p.397-417.

Bibliographie

ARIÈS Philippe (1975) *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil.

BAUR John E. (1949) « The Health Factor in the Gold Rush Era », *Pacific Historical Review*, vol.18 n°1, p. 97-108.

BRUNETON-GOVERNATORI Ariane et STAES Jacques (1996) « *Cher père et tendre mère...* ». *Lettres de Béarnais émigrés en Amérique du Sud (XIXe siècle)*, Biarritz, Éditions J. et D.

CHALMERS Claudine (1991), « L'aventure française à San Francisco pendant la ruée vers l'or, 1848-1854 », Doctorat en Études nord-américaines, Université de Nice.

COCHEREAU Jean-Claude (2010) *L'or et le miel. Adolphe Joly (1823-1891). De la Brie à la Beauce en passant par la Californie*, auto-édition.

DAUPHIN Cécile, LEBRUN-PÉZERAT Pierrette et POUBLAN Danielle (1995) *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel.

DE MASSEY Christophe-Ernest (2013) *Les Argonautes du XIXe siècle à la recherche de la Toison d'or en Californie. Journal inédit d'un aristocrate ruiné devenu chercheur d'or en*

Californie : 1849-1851 ; Texte établi et présenté par Éric Poix, Besançon, Éditions la Lanterne magique

DUBLIN Thomas (1993) *Immigrants Voices: New Lives in America, 1773-1986*, Urbana, University of Illinois Press.

FOUCRIER Annick (1995), « La ruée vers l'or », *L'Histoire*, n°194, p.56-61.

FOUCRIER Annick (1999), « Le grand rêve californien », *L'Histoire*, n°238, p.58-64.

FOUCRIER Annick (1999) *Le rêve californien. Migrants français sur la côte Pacifique, XVIIIe-XXe siècles*, Paris, Belin.

FOUCRIER Annick (2003) « Familles et financement des départs lors de la ruée vers l'or en Californie : l'exemple du Puy-de-Dôme », in Christian Dessureault, John Dickinson, Joseph Goy, dirs., *Famille et marché (XVIe-XXe siècles)*, Montréal, p.261-273.

FOUCRIER Annick (2012), « The French in Gold Rush San Francisco and spiritual kinship », in Guido Alfani et Vincent Gourdon, dir., *Spiritual Kinship in Europe, 1500-1900*, Palgrave Macmillan, p.275-291.

FRENETTE Yves, MARTEL Marcel, WILLIS John, dir. (2006) *Envoyer et recevoir : Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Laval, Presses de l'université Laval.

GARNIER Pierre (1854) *Voyage médical en Californie*, Paris, L'auteur.

GERBER David (2006) *Authors of Their Lives: the Personal Correspondence of British Immigrants to North America in the Nineteenth Century*, New York, New York University Press.

HOLLIDAY J.S. (1981) *The World Rushed In: The California Gold Rush Experience*, New York, Simon & Schuster.

HUBBARD Gustave (1852) *De l'organisation des sociétés de prévoyance ou de secours mutuel et des bases scientifiques sur lesquelles elles doivent être établies*, Paris, Guillaumin.

LÉVY Daniel (1884) *Les Français en Californie*, San Francisco, Grégoire, Tauzy et Cie.

LORD Israel Shipman Pelton (1995) *At the extremity of civilization: a meticulously descriptive diary of an Illinois physician's journey in 1849 along the Oregon Trail to the goldmines and cholera of California, thence in two years to return by boat via Panama*, ed. by Necia Dixon Liles, Jefferson, N.C. : McFarland & Co.

MARRYAT Frank (1855) *Mountains and Molehills; or, Recollections of a Burnt Journal*, New York, Harper & Brothers.

NASATIR Abraham (1964) ed., *A French Journalist in the California Gold Rush: the Letters of Etienne Derbec*, Talisman Press

ROHRBOUGH Malcolm J. (2013) *Rush to Gold. The French and the California Gold Rush, 1848-1854*, Yale University Press.

¹ Il s'agit d'une transcription phonétique du nom donné à cette époque à Placerville (Hangtown, c'est-à-dire la ville des pendaisons), significatif de sa mauvaise réputation.

² Leur orthographe sera respectée dans les citations, même sans l'indication conventionnelle (sic) qui, devant être utilisée trop fréquemment, gênerait la lecture.

³ Il s'agit d'alcools forts, comme les eaux-de-vie.

⁴ Ces chiffres sont sujets à de fortes variations, comme le remarque Pierre Garnier, qui estime la visite à 80 à 100 francs en 1850, 12 à 15 francs en 1852, et l'accouchement 30 à 50 piastres soit 150 à 200 francs. Garnier 1854 p.36.

⁵ Jean Barbat fait allusion au village (*pueblo*) de San José. Il maîtrise l'anglais depuis son long séjour en Louisiane, mais pas encore l'espagnol.

⁶ Une pommade aux plantes selon la recette du « père Tranquille » (François Aignan), contre les rhumatismes et les douleurs nerveuses.

⁷ Très populaire en France dans les années 1840, Raspail a développé une médecine appuyée sur des pratiques simples, l'hygiène, la prévention contre les miasmes et les parasites, et l'utilisation du camphre.

⁸ C'est une des tâches du consul de transmettre cette information pour qu'elle puisse être consignée sur les registres de la commune d'origine, et éventuellement d'aider les héritiers à recueillir les biens du défunt, s'il en reste.

⁹ L'écriture est plutôt « Jack ».